

Zeitschrift: Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil
Band: 9 (1941)
Heft: 12

Artikel: "Tu seras seul"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-564384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

„TU SERAS SEUL“

Alain Rox a publié en 1922 un des plus saisissants romans sur la vie d'un homme „de chez nous“. L'auteur n'a pas seulement prouvé son haut talent de romancier mais en même temps un instinct sûr et fin pour le problème qu'il traite. Le roman est d'autant plus captivant qu'il n'opère point avec des faits extraordinaires, mais parle tout simplement de la vie d'un jeune français de la bonne bourgeoisie, depuis la jeunesse jusqu'à l'approche de la quarantaine.

Roland, c'est le nom du jeune-homme, ne parvient que très tard, après une expérience bien douloureuse, à pénétrer ses véritables sentiments. Déconcerté tout d'abord il lutte, se révolte contre sa nature puis petit à petit il se résigne. Il connaît alors des amitiés passagères, qui pourtant ne sont pas assez fortes pour durer. Et puis un jour, il se trouve en face du „grand amour“ qui le comble de bonheur et qui, beaucoup plus tard, le quitte malgré lui, le laissant plus seul qu'il n'a jamais été dans sa vie.

Le passage suivant du livre nous met en présence de Roland le lendemain de sa première rencontre avec son ami.

Quand il eut disparu, la petite pièce, dépeuplée d'une présence dont je sentais, dès l'instant où elle me faisait défaut, combien déjà elle m'était chère, me parut d'abord atrocement vide, puis, aussitôt après, tout imprégnée d'un bonheur dont je ne pouvais croire encore qu'il fût réel. Etait-ce possible que ce Philippe-Etienne dont douze heures plus tôt je ne souvenais pas l'existence, occupât à ce point ma pensée que je n'y pusse déjà plus séparer mon existence à moi de son image; que déjà je ne pusse envisager sans souffrance l'idée de ne plus le revoir?

Pourquoi cette idée puisque je le reverrais dès le soir-même, puisqu'il-même avait souhaité ce nouveau rendez-vous? Mais sait-on jamais? Peut-être ne viendrait-il pas? Si même il avait été sincère, était-il sûr qu'il ne changerait pas de sentiment, qu'au dernier moment il ne redouterait pas une liaison trop absorbante, et les chaînes de mon amour? De mon amour? Oui, de mon amour. Si invraisemblable que cela me parût, ce que je ressentais, ce ne pouvait être autre chose, car jamais, pour personne, je ne l'avais encore ressenti. Qu'est-ce qui pouvait expliquer ce soudain envol de tout mon être sensible vers ce garçon hier encore inconnu? J'en avais possédé de tellement plus beaux, et ma sensualité seule s'était émue à leur contact; était-ce l'âme de Philippe qui m'enivrait? Sans doute étais-je hier en état de grâce, dans un état de réceptivité particulière, et Roger m'avait trop bien préparé à accueillir l'amour; mais me serais-je ainsi livré corps et âme en l'espace d'une nuit, comme je venais de le faire, si je n'avais cédé à la séduction réelle d'un autre être; si Philippe ne m'avait fait sentir qu'il cherchait, comme moi, un cœur où se réfugier, qui s'ouvrît à lui et se remplit tout entier de lui, et qu'il accepterait l'offrande du mien, dont, par mes paroles, par mon accent, il avait

perçu avec quelle ardeur brûlante, quelle passion toute neuve, il pourrait lui appartenir? Il y avait vraisemblablement tout cela dans l'élan qui me portait vers ce garçon, et aussi notre communion sensuelle, notre entente voluptueuse mais peut-être surtout la perspective d'une liaison complète où l'„ami“ pourrait-être cette fois l' „Ami“, avec la majuscule.

Je vécus jusqu'au soir un peu comme un homme ivre. C'était une de ces claires journées d'avant-printemps où la lumière n'a plus l'éclat brutal des belles journées d'hiver, où elle est à la fois plus nuancée et plus caressante, et où il y a dans l'air encore frais une subtile douceur dont on sent qu'elle va bientôt s'affirmer, annoncer et préparer avril. Mon bonheur par moments m'étourdisait, me dépossédait de la vision ordinaire des choses; je marchais dans une sorte de rebondissement allègre, me sentant participer à ce renouveau dont me pénétraient les prémisses, et me répétant sans cesse: un tel bonheur est-il possible? vais-je enfin connaître l'amour? Philippe va-t-il être mon „ami“? Et j'échafaudais mille projets où il m'était étroitement associé; ma vie allait prendre un autre sens.

Et puis soudain une ombre envahissait mon âme, où tous mes espoirs s'évanouissaient. Qu'est-ce qui m'autorisait à m'embarquer ainsi vers ces rives étincelantes, que je n'atteindrais peut-être jamais? Quelles paroles m'avaient été dites qui ressemblaient à une promesse d'amour? Je savais trop par expérience combien dans les plaisirs libertins le don qu'on peut faire de soi-même engage peu, le plus souvent, les régions supérieures de notre être. Des caresses, même passionnées, ressortent toujours de la sensualité: elles sont besoin d'aimer sans doute, mais nullement preuves d'amour. Et des regards tendres, des paroles gentilles, quel est celui qui n'a eu parfois la charité, ou la cruauté d'en faire hommage à qui paraissait s'éprendre de lui? Pourquoi m'être forgé cette chimère que Philippe voulait être aimé et qu'il accueillait mon amour, et que lui aussi m'aimerait? Et même s'il venait, pourquoi serait-ce autre chose qu'une courte liaison, pour Philippe sans grande importance? Les heures me paraissaient mortellement longues: j'étais incapable de rien faire, de m'intéresser à rien; je suivais seulement sur ma montre la course trop lente des aiguilles, mesurant sans cesse la durée de mon incertitude, et de mon tourment ou de mon espoir. Ah! le revoir, pour arracher à son regard, à son accent, la promesse que ses paroles peut-être ne me donneraient pas, mais savoir que je n'avais pas vécu depuis la veille dans un rêve, que mon amour pour Philippe, l'amour de Philippe surtout, étaient bien une réalité, étaient en train tout au moins de le devenir!

Je tâchais de me le représenter à ses occupations, dans mon esprit bien imprécises. Avait-il souvent pensé à moi pendant son travail, à ses moments de loisir? Où avait-il déjeuné? Où irait-il en quittant son bureau? Et soudain le désir me vint de devancer l'heure de le revoir. Il m'avait dit qu'il sortait à six heures et demie de „la Nationale“; j'étais sûr de ne pas le manquer en

allant rue Falitte à cette heure-là. Il ne pourrait estimer cette démarche indiscrète, importune, si je tenais, moi aussi, une place dans sa pensée, s'il se réjouissait de me retrouver ce soir. Et en cas contraire que m'importait son jugement? Son accueil en tout cas ne me tromperait pas; à la nature de sa surprise je découvriraïs son sentiment; elle ne pourrait manquer de le trahir.

Dans le flot d'employés qui déferlait en vagues pressées, j'épiais anxieusement sa silhouette que je n'avais encore jamais vue à distance. Dans l'espace, comme dans la vie, il avait tout de suite été tout près de moi, y était ensuite constamment demeuré. Mais je ne doutais pas de le reconnaître aussitôt qu'il m'apparaîtrait. Le personnel s'écoulait à présent en masse moins compacte; de courts intervalles séparaient de petits groupes, puis maintenant des isolés. Philippe ne se montrait toujours pas.

Cette fois, enfin, c'était lui! Comme il franchissait la zone d'ombre du couloir, s'engageait dans la rue, je remarquai le mouvement de sa marche, l'allure de son pas, que je n'avais pu observer la veille. J'étais sur le bord du trottoir; il venait vers moi la tête baissée; à quelques mètres de moi, il la releva et m'aperçut, et je ne pus douter de sa joie.

— Roland, mon grand, comme c'est gentil d'être venu! Je suis si heureux de te voir!

— Vraiment? Moi j'étais bien malheureux de ne pas te voir. Cette journée m'a paru interminable; aussi n'ai-je pas pu attendre jusqu'à neuf heures. As-tu pensé à moi quelquefois depuis ce matin?

— Je n'ai pensé qu'à toi, Roland, et bien peu à ce que je faisais. Je l'accompagnai jusqu'à son autobus, au Palais-Royal; mais j'avais presque hâte de le quitter, à présent que j'étais sûr de le retrouver un peu plus tard. J'éprouvais le besoin d'être seul, en tête à tête avec mon bonheur, délivré maintenant de l'inquiétude qui l'avait accompagné depuis le matin, le besoin de reprendre un à un tous mes espoirs, tous mes projets, pour les caresser à nouveau dans la lumière nouvelle que leur donnaient la confiance, la certitude que je venais d'acquérir, et de vivre d'avance les belles heures prochaines auxquelles je n'avais, dans ma crainte, pas voulu trop penser jusqu'alors.

Platon: Le Banquet. Eaux-Fortes de Hans Erni. Edité par A. Gonin et L. Grosclaude à Zurich. Prix: Frs. 200.—. Ce chef-d'œuvre incomparable de la littérature grecque est en vente chez Orell Füssli, Zurich. Les dessins d'Erni respirent absolument l'atmosphère des grands classiques. Tout en conservant l'originalité qui lui est particulière.